

Des barbelés au désert : parcours et voix d'internés hongrois sur les camps français d'Afrique du Nord dans la presse hongroise

VIKTORIA BABA
UNIVERSITE DE PECS

Résumé

Cet article examine le destin des anciens volontaires hongrois des Brigades internationales, qui ont été internés après la guerre d'Espagne dans les camps en France, ainsi que dans les colonies françaises d'Afrique du Nord sous le régime de Vichy, plus particulièrement dans le camp de Djelfa. Après avoir retracé le contexte historique, les transferts depuis la métropole et les trajectoires de ces brigadistes, l'étude met en évidence la dureté des conditions de détention, les stratégies de survie développées par les internés, ainsi que la diversité de leurs parcours ultérieurs (engagement dans l'Armée rouge, l'armée britannique, etc.). L'analyse s'attache principalement à la manière dont ces expériences ont été relayées et reconfigurées par la presse hongroise, depuis les journaux d'émigration comme *Új Világ* (Nouveau Monde) jusqu'aux périodiques socialistes tel que *A Hazáért* (Pour la patrie). Ces publications, caractérisées par une oscillation entre témoignage direct, écriture militante et réélaboration idéologique, ont contribué à transformer les récits individuels en figures exemplaires de l'antifascisme. En mettant en exergue la fonction médiatique de ces textes, l'article souligne le rôle de la presse dans la construction et la transmission d'un savoir historique sur l'internement colonial français et ses répercussions transnationales.

Mots-clés : camp d'internement français, camp d'internement coloniaux, Afrique, volontaires hongrois, Brigades internationales, presse hongroise, représentations médiatiques

Introduction

Au cours du XX^e siècle, l'histoire a été témoin de l'émergence de divers types de camps dans plusieurs pays. Parmi ceux-ci, on peut citer les camps de travail forcé en Union soviétique, les camps de rééducation par le travail en Chine ou encore les camps de concentration sous le régime de Francisco Franco en Espagne¹. Cependant, ce sont les camps de concentration et d'extermination nazis qui ont retenu l'attention de la communauté internationale à l'aube du nouvel ordre mondial après la Seconde Guerre mondiale. De cette façon, les camps d'internement français et les témoignages relatifs à ces expériences ont été pen-

¹ J. Kotek – P. Rigoulot, *A táborok évszázada: fogva tartás, koncentrálás, megsemmisítés. A radikális bűn száz éve* [Le siècle des camps : détention, concentration, extermination. Cent ans de mal radical], Budapest, Nagyvilág Könyvkiadó, 2005.

dant une longue période, relégués aux marges de la mémoire collective, ainsi qu'automatiquement considérés de moindre importance que les camps nazis.

Il convient de noter que la France a également installé des camps d'internement, anciennement désignés sous l'appellation de « camps de concentration »², durant deux périodes historiques majeures. Comme de nombreux autres régimes, la France a mis en place des camps de concentration pendant les deux conflits mondiaux. Dans le cadre des événements, les groupes visés par l'internement ont varié selon le contexte politique : entre 1914 et 1918, les autorités françaises ont interné principalement des Alsaciens-Lorrains, des Austro-Allemands, ainsi que des individus considérés comme pouvant être mobilisés pour l'effort de guerre, ou encore d'individus jugés susceptibles de se livrer par exemple à des activités d'espionnage³.

Entre 1939 et 1945, la liste des groupes identifiés comme cibles de l'internement a connu un élargissement progressif. À la suite de l'exode des républicains espagnols fuyant les conséquences de la guerre civile, le régime de Vichy a procédé à l'internement de nombreux individus suspectés, parmi lesquels les communistes, les Tsiganes et les Juifs, qu'ils soient de nationalité française ou étrangère. Ceci a donné lieu à la création de plus de deux cents camps, tant en métropole que dans les territoires coloniaux⁴. Parmi les individus internés, on comptait également des Hongrois ayant combattu en tant que volontaires dans les Brigades internationales contre les troupes franquistes. À l'approche de la défaite, ces derniers ont franchi la frontière aux côtés des Espagnols pour se réfugier en France. Ces brigadistes ont d'abord été internés en métropole, puis ont été transférés, après avoir expérimenté plusieurs camps, en Afrique du Nord.

Cette étude se concentre sur les volontaires hongrois qui ont été emprisonnés dans les camps métropolitains et coloniaux et dont les actions ont été portées à l'attention du public par la presse hongroise au cours du XX^e siècle.

² Cette notion existait avant le régime nazi et était utilisée en France, bien que sa signification ait évolué au fil du temps. L'évolution sémantique de ce terme trouve son origine dans l'émergence des camps de concentration allemands, où il a commencé à désigner des camps destinés à l'extermination préméditée et minutieusement planifiée des populations, à la suite du génocide qui s'y est déroulé. Cette évolution, ainsi que la confusion sémantique qui s'accompagne, sont attribuables à l'emploi de termes euphémiques par les nazis dans le but d'empêcher une panique généralisée. Ainsi, le concept de camp de rassemblement, initialement destiné à la mise en commun et à l'isolement des éléments jugés indésirables, a été altéré par une formulation délibérément euphémique et modérée, qui a prévalu sur sa signification initiale. Ce constat est également confirmé par l'existence de différents lexiques, rédigés dans des cas exceptionnels par des survivants, portant sur l'usage linguistique des Allemands pendant la Shoah. Voir, par exemple : N. Blumental, *Slowa niewinne* [Des mots innocents], Kraków, Centralna Żydowska Komisja Historyczna w Polsce, 1947.

³ J.-C. Farcy, *Les camps de concentration français de la Première Guerre mondiale (1914-1920)*, Paris, Éditions Anthropos, 1995, p. 33-107. Il convient de mentionner qu'Aladár Kuncz aborde également cette période dans son ouvrage intitulé *Le monastère noir* (1931). Ces notes relatent les expériences vécues par le sujet dans les camps d'internement de Périgueux et de Noirmoutier.

⁴ D. Peschanski, *La France des camps. L'internement 1938-1946*, Mayenne, Éditions Gallimard, 2002, p. 28-446.

Vers les camps d'internement français : contexte historique

Au cours de la guerre civile espagnole (1936-1939), environ un millier de volontaires hongrois ont pris part au combat aux côtés des républicains au sein des Brigades internationales⁵. Les brigadistes hongrois ont formé en octobre 1936 leur première compagnie, désignée sous le nom de « Rákosi », au sein du 1^{er} bataillon Edgar André de la XI^e brigade. Peu après, une section a également été créée au sein de la compagnie « Balkán » du 1^{er} bataillon Thälmann de la XII^e brigade. Ces unités ont participé, quelques semaines plus tard, à la défense de Madrid⁶. Suite à ces affrontements désastreux, les brigades ont été réorganisées au début de l'année 1937. La compagnie hongroise, renforcée par de nouveaux volontaires, a conservé le nom de Rákosi et a été transformée en bataillon au sein de la nouvelle brigade Dombrowski⁷. La plupart des Hongrois résidaient déjà en exil lors du déclenchement du conflit et leur engagement s'inscrivait dans une lutte antifasciste d'envergure transnationale⁸.

À la suite de la défaite républicaine, ces volontaires, comme des centaines de milliers d'autres réfugiés civils et militaires, ont traversé les Pyrénées lors de la *Retirada*⁹. À leur arrivée sur le territoire français, les individus concernés ont été séparés des civils et placés en détention par les autorités françaises, initialement dans des camps provisoires. Parmi les premiers camps, on peut citer ceux de Rieucros, d'Argelès-sur-Mer et de Saint-Cyprien, situés à proximité immédiate de la frontière espagnole. Par la suite, les anciens combattants jugés dangereux, ainsi non rapatriables, ont été transférés dans les camps de Gurs et du Vernet, situés dans le sud-ouest de la France. Selon les archives, ce premier a accueilli environ 5 500 volontaires étrangers, dont plus de deux cents de nationalité hongroise¹⁰.

En l'absence de réelles perspectives de retour vers l'Espagne ou la Hongrie, et faute d'accord avec des pays tiers, les possibilités de quitter les camps se sont avérées limitées. Certains individus ont réussi à s'évader, soit en intégrant des compagnies de travailleurs

⁵ K. Bene, « A Nemzetközi Brigádoktól a francia hadseregig. Magyar önkéntesek harca a fasizmus ellen » [Des Brigades internationales à l'armée française. Le combat des volontaires hongrois contre le fascisme], *Aetas*, 36/2 (2021), p. 41-54.

⁶ I. Gergely, *Magyarok a spanyol néppel 1936-1939* [Les Hongrois avec le peuple espagnol], Budapest, Kossuth Könyvkiadó, 1977, p. 89-92.

⁷ J. Györkei, *Spanyol földön a szabadságért* [Pour la liberté sur terre espagnole], Budapest, Zrínyi Katonai Kiadó, 1963, p. 183-188.

⁸ *Ibid.*, p. 69-74.

⁹ Pendant l'exode massif des réfugiés de la guerre civile espagnole environ 460 000 à 500 000 civils et soldats ont fui les troupes nationalistes qui avançaient et ont traversé les Pyrénées vers la France dans les premiers mois de 1939. À la fin du mois de janvier, les autorités françaises avaient déjà organisé la séparation des civils et des militaires et mis en place un système de camps où les réfugiés pouvaient être hébergés. Au total, environ 350 000 personnes ont finalement été placées dans ces camps. O. Clochard – Y. Gastaud – R. Schor, « Les camps d'étrangers depuis 1938 : continuité et adaptations. Du "modèle" français à la construction de l'espace Schengen », *Revue européenne des migrations européennes*, 20/2 (2004), p. 59-60.

¹⁰ E. Balázs, « Egy "mini-Komintern" története a Kommunista Internacionálé végórán » [Histoire d'un « mini-Komintern » dans les dernières heures de l'Internationale communiste], *Valóság*, 41/1 (1998), p. 57-58.

étrangers, soit en rejoignant les rangs de l'armée française¹¹. Cependant, une partie d'entre eux a connu une trajectoire encore plus longue et incertaine. En effet, plusieurs anciens brigadistes hongrois ont été transférés en Afrique du Nord, où le régime de Vichy a mis en place un vaste système de camps d'internement coloniaux. Il est probable qu'ils aient été parmi ceux qui ont refusé de s'enrôler dans les bataillons de marche d'Afrique du Nord ou dans la Légion étrangère¹². En conséquence, ils ont été transférés au camp d'internement du Vernet, établissement célèbre pour sa discipline. L'infrastructure en question, qui avait été initialement utilisée comme camp militaire lors de la Première Guerre mondiale, a été rouverte en 1939 dans le but d'accueillir les individus considérés comme une menace pour la sécurité nationale et jugés indésirables¹³. Par la suite, un certain nombre d'entre eux ont été transférés successivement à Bossuet, puis au camp de Djelfa, en Algérie. C'est dans le cadre de cette étape méconnue de leur parcours, à savoir leur internement dans les camps français d'Afrique du Nord, que nous allons nous pencher sur la question.

Des barbelés en métropole et dans les colonies

Au cours des derniers jours du régime de la Troisième République, les débuts de l'internement visaient des individus classés comme communistes ou nationalistes et s'inscrit dans le cadre de mesures répressives mises en œuvre par le ministre de la Défense, Édouard Daladier¹⁴. L'alliance entre l'Allemagne nazie et l'URSS en août 1939 a nui à la réputation du Parti communiste, ce que les autorités ont considéré comme une menace pour la sécurité intérieure. Cette alliance a ainsi contribué à la mise en œuvre de mesures exceptionnelles. Parmi les conséquences directes de cette méfiance figurent plusieurs dispositions législatives destinées à limiter l'influence et les actions des structures communistes sur le territoire. Celles-ci comprennent la suspension des publications, la dissolution des organisations communistes et l'internement des individus considérés comme dangereux pour la sécurité nationale¹⁵. Bien que l'appartenance au Parti communiste ne fût pas illégale en soi, les élus ont été soumis à d'intenses pressions politiques les poussant à rompre publiquement avec le Parti ou à abandonner leurs fonctions¹⁶.

Il convient de noter que l'internement massif des communistes d'Afrique du Nord a été suivi en même temps par l'ouverture des premiers camps pour les réfugiés de la guerre civile espagnole. À partir du printemps 1939, l'arrivée de plusieurs dizaines de républicains espagnols en Algérie à bord de cargos tel que le *Stanbrook* s'inscrit dans un contexte histo-

¹¹ D. Gaspar Celaya, « Portrait d'oubliés. L'engagement des Espagnols dans les Forces françaises libres, 1940-1945 », *Revue historique des armées*, 67/4 (2011), p. 48 ; D. Peschanski, *Les camps français d'internement (1938-1946)*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris, 2000, p. 229-230.

¹² C. Laharie, *Gurs 1939-1945 : un camp d'internement en Béarn*, Morlaàs, Éditions Cairn, 2020, p. 29.

¹³ M. Maugendre, *De l'exode à l'exil. L'internement des républicains espagnols au camp du Vernet d'Ariège de février à septembre 1939*, Mémoire de master, Université de Bordeaux 3 Michel de Montaigne, Bordeaux, 2007, p. 41-89.

¹⁴ C. Levisse-Touzé, « Les camps d'internement d'Afrique du Nord. Politiques répressives et populations », in J. Cantier – É. Jennings (dir.), *L'Empire colonial sous Vichy*, Paris, Odile Jacob, 2004, p. 177-194.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*

rique et politique spécifique¹⁷. Ces conditions d'arrivée, souvent qualifiées de dramatiques, reflètent les difficultés rencontrées par les réfugiés dans leur quête de sécurité et de répit. En réponse à cette arrivée massive et imprévue, les autorités françaises ont été contraintes de créer des structures d'accueil temporaires dans des prisons désaffectées, sous des tentes ou dans des baraquements précaires, à Oran, Mers-el-Kébir, Carnot, Orléansville, ainsi que dans des sites plus éloignés comme Boghar et Boghari ou Cherchell¹⁸. Les conditions de vie ont varié en fonction du profil des détenus. Les familles, les femmes et les enfants ont été placés dans des camps plus tolérables, tandis que les hommes célibataires ou anciens combattants ont été envoyés dans des lieux reculés, exposés à la chaleur désertique, au manque d'eau et à des conditions d'hygiène déplorables¹⁹.

Dans les années suivantes, et plus particulièrement à partir de 1941, l'utilisation systématique des camps d'Afrique du Nord a été mise en œuvre afin d'isoler les individus considérés comme présentant une menace à la fois politique et sociale, qu'ils soient de nationalité française ou étrangère²⁰. Le camp de Djelfa, ouvert en mars 1941, a accueilli des internés transférés depuis la métropole, réputés difficiles à gérer. Dans ce contexte, les conditions climatiques et sanitaires ont contribué à renforcer la dimension punitive de l'enfermement²¹. À Gafsa, en Tunisie, les individus incarcérés ont été confrontés à des conditions de détention particulièrement éprouvantes, les exposant à des conditions climatiques rigoureuses ainsi qu'à des mesures disciplinaires sévères. Le transfert vers l'Afrique du Nord s'est alors imposé comme une solution stratégique du ministère de l'Intérieur, visant à alléger la pression exercée sur les camps métropolitains, tout en maintenant une forme d'exclusion coloniale et d'éloignement des éléments jugés dangereux et indésirables hors de la métropole²².

Le camp d'internement de Djelfa, l'un des objets de cet article, s'étendait sur une vaste surface de forme irrégulière, traversée par une large allée centrale. D'un côté se trouvaient les baraquements, de l'autre, des tentes militaires provisoires où furent logés de nombreux internés pendant des mois, faute de constructions achevées. En 1942, l'infrastructure médicale, composée d'une infirmerie en bois pourvue d'une capacité d'accueil d'environ trente lits, s'est révélée insatisfaisante pour répondre aux besoins sanitaires de la population carcérale. Cet édifice, mal isolé, laissait passer le vent, la pluie et même la neige ; le chauffage se limitait à quelques kilos de bois distribués par semaine, permettant d'alimenter un petit poêle pendant quelques heures le soir. L'absence quasi totale d'eau et d'installations sanitaires renforçait la précarité des conditions de vie. À proximité du camp, la direction présentait des installations telles qu'un potager et plusieurs ateliers – une briqueterie, un four à chaux et une tannerie en phase de construction – comme des symboles de prospérité. Cependant, la réalité quotidienne des internés était marquée par des conditions de vie précaires, caractérisées par le froid, l'insalubrité et le dénuement²³.

¹⁷ Peschanski, *Les camps français d'internement (1938-1946)*, op. cit., p. 52.

¹⁸ *Ibid.*, p. 52-44.

¹⁹ *Ibid.*, p. 53, 150, 522.

²⁰ *Ibid.*, p. 522.

²¹ *Ibid.*, p. 150, 658, 686.

²² *Ibid.*, p. 522.

²³ B. Sicot, « Djelfa 41-43. Un camp d'internement en Algérie : addenda iconographique », *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine*, 14/1 (2015), <http://journals.openedition.org/cecc/5693>.

Au camp d'internement de Djelfa se trouvaient environ cinq cents détenus, parmi lesquels quelques volontaires hongrois issus des Brigades internationales²⁴. Le chapitre qui suit se propose de retracer brièvement les trajectoires de ces hommes confrontés à l'expérience singulière de ce camp nord-africain. Les listes nominatives et les biographies détaillées conservées dans l'*Annuaire du musée du Mouvement ouvrier hongrois*,²⁵ ainsi que dans les registres du ministère de la Défense nationale, plus précisément dans ceux de l'Institut d'histoire militaire et musée et des Archives d'histoire militaire, où sont recensés 904 individus, ont permis de mettre en lumière certains de ces parcours hongrois²⁶.

Parcours des internés hongrois au pied de l'Atlas saharien

Comme mentionné ci-dessus, parmi les internés étrangers transférés dans le camp de Djelfa, on compte plusieurs volontaires hongrois ayant combattu dans les Brigades internationales ou considérés comme politiquement suspects par les autorités françaises. Au printemps 1941, le transfert de quelques volontaires hongrois a été opéré depuis le camp de Vernet vers des camps situés en Afrique du Nord. Lesdits volontaires ont tout d'abord été déplacés à Bossuet, puis à Djelfa, située à proximité d'Alger. Bien que leur nombre exact reste inconnu, des sources documentaires permettent d'identifier un groupe de Hongrois ayant été détenus dans ce camp au pied de l'Atlas saharien jusqu'à leur libération, intervenue selon des modalités diverses.

Il s'agit notamment d'Emil Bakó, Mihály Szalvay, Ferenc Laszab, László Mátyás, Móric Hammermann, Frigyes Major, Sándor Sziklai, Lajos Kiss, Sándor Cseresnyés, Károly Ráth et Jenő Gellért, dont la présence est confirmée à Djelfa en septembre 1942. En 1943, lors de la libération d'Alger par les troupes anglo-américaines, un nombre significatif de Hongrois s'est enrôlé dans l'armée britannique, tandis que certains ont opté pour l'armée soviétique²⁷.

L'examen des données prosopographiques des volontaires hongrois ayant transité par le camp de Djelfa met en lumière l'existence de divers parcours collectifs.

Parmi les internés hongrois de Djelfa, un premier groupe se compose de ceux qui, après avoir fait l'expérience des Brigades internationales et de l'internement, ont accédé à des positions importantes dans l'appareil politique, militaire ou diplomatique hongrois. Le premier de ceux-ci est Emil Bakó (1893), comptable de profession, qui a été fait prisonnier lors de la Première Guerre mondiale en Russie. Il a ensuite adhéré au Parti bolchevique et a pris part à la guerre civile russe avant de militer en Autriche et en URSS. En Espagne, il a servi successivement dans le bataillon Thälmann, à l'état-major de Máté Zalka et au bataillon hongrois. Comme dans la majorité des cas, en 1939, il a été interné en France, puis transféré à Djelfa en 1941, Bakó a rejoint l'armée britannique en 1943 et a ensuite fait carrière dans l'appareil d'État hongrois²⁸.

²⁴ *Ibid.*

²⁵ K. Jalsovszky, *A Magyar Munkásmozgalmi Múzeum Évkönyve*, Budapest, Múzsák Közművelődési Kiadó, 1984, p. 172-209.

²⁶ HM HIM HL VII. Ellenállási gyűjtemény S/1. *Spanyolországban, a nemzetközi brigádban harcolt magyarok névsora* [Liste des Hongrois ayant combattu dans les Brigades internationales en Espagne].

²⁷ Jalsovszky, *A Magyar Munkásmozgalmi Múzeum Évkönyve*, op. cit., p. 104, 170.

²⁸ *Ibid.*, p. 172-173.

Un autre parcours marquant a été celui de Mihály Szalvay (1899), maçon et militant ouvrier à partir de 1917 et membre du Parti communiste en 1919. Soldat rouge, condamné puis exilé, il a milité clandestinement dans plusieurs pays. Dès l'année 1936, Szalvay a pris part à la scène espagnole en prenant les rênes de la compagnie hongroise. Il a par la suite assumé le commandement de la brigade Dombrowski, où il s'est distingué au point d'être surnommé « Tchapaïev ». Szalvay a d'abord été interné à Gurs, puis à Djelfa. Il a ensuite rejoint l'Armée rouge en 1943, puis a participé aux combats partisans en Yougoslavie, avant de devenir lieutenant-général en Hongrie²⁹. La presse hongroise, notamment des journaux hongrois proches du mouvement ouvrier et de l'armée populaire, tels que *Hazáért* (Pour la patrie), *Néphadsereg* (Armée populaire) et *Határőr* (Garde-frontière), organes de la presse communiste de l'époque, a commémoré de nombreuses fois Mihály Szalvay, en décrivant minutieusement son parcours de vie, ainsi qu'en l'érigeant en symbole héroïque de l'engagement antifasciste et en inscrivant son destin dans la mémoire collective du mouvement ouvrier hongrois³⁰.

Károly Ráth (1903), journaliste et diplomate, a suivi un parcours comparable : après un début de carrière dans la presse transylvaine, il a émigré en France, puis a servi en Espagne comme chef d'état-major d'une batterie lourde. Il a ensuite été interné en France et à Djelfa. En 1943, il rejoint successivement l'armée britannique et l'Armée rouge. Il est ensuite promu officier politique du 2^e Front ukrainien, puis arrêté lors des procès politiques après sa réhabilitation en 1956, poursuit une carrière diplomatique jusqu'au rang d'ambassadeur³¹. Il a accordé de multiples entretiens à des organes de presse et a narré son histoire en détail, un récit que je développerai dans les chapitres suivants.

La vie de Mátyás László (1911) s'inscrit également dans le cadre de ce contingent. Il était ouvrier tailleur de diamants, émigré en Belgique, et s'est engagé dans le mouvement communiste avant de rejoindre l'Espagne en 1936. Il a d'abord occupé le poste d'officier instructeur, puis celui de membre de la représentation des Brigades. Il a été interné en 1939, puis à Djelfa en 1941. Il a d'abord été enrôlé dans l'armée britannique, puis dans l'Armée rouge. Son unité a été affectée au service politique du 2^e Front ukrainien. À l'issue du conflit, il a entamé une carrière au ministère de l'Intérieur, puis a poursuivi une ascension diplomatique qui le conduit à occuper le poste d'ambassadeur³².

Un deuxième ensemble se distingue par une trajectoire caractérisée par la persistance de l'engagement militaire ou politique, mais qui, après le conflit, ont connu des conditions de vie plus humbles. Ainsi, Ferenc Laszab (1887) ayant exercé la profession d'artilleur en Espagne, puis de soldat au sein de l'armée britannique et de l'Armée rouge, a exercé par la suite les fonctions d'ouvrier agricole en Slovaquie et en Hongrie après 1945³³. Frigyes Major (1900), officier de haut rang au sein de la 11^e Brigade internationale, s'est engagé successivement dans les forces armées du Royaume-Uni et des États-Unis, avant de réintégrer la Hongrie et d'embrasser une carrière dans le journalisme, puis d'assumer des responsabilités au sein de l'IBUSZ (Société anonyme d'achats, de voyages et de transports touris-

²⁹ *Ibid.*, p. 204.

³⁰ « A "magyar csapajév"-re emlékezünk » [Nous commémorons le « Tchapaïev » hongrois], *A Hazáért*, 24/35 (1969), p. 3.

³¹ Jalsovszky, *A Magyar Munkásmozgalmi Múzeum Évkönyve*, op. cit., p. 199-200.

³² *Ibid.*, p. 195-196.

³³ *Ibid.*, p. 193.

tiques)³⁴. Jenő Gellért (1906), volontaire du bataillon hongrois, a rejoint l'Union soviétique en 1943. Après la guerre, il a occupé des postes de direction dans le commerce extérieur³⁵. Lajos Kiss (dont la date de naissance est inconnue), ressortissant roumain, s'est engagé dans les forces armées britannique et soviétique, avant de trouver la mort en tant que parachutiste combattant aux côtés des partisans en Slovaquie³⁶.

Enfin, une dernière catégorie est composée de carrières qui se distinguent par leur caractère marginal ou leur faible niveau de documentation. Móric Hammermann (1910), ancien commandant d'unités espagnoles, s'est installé à Alger après sa libération³⁷. Sándor Cseresnyés (1910), journaliste de profession et correspondant de guerre, a été incarcéré en Hongrie à la suite de 1949³⁸. En ce qui concerne Sándor Sziklai, les sources disponibles ne fournissent aucune information concernant son parcours³⁹.

À travers ces itinéraires se dessine une génération d'internationalistes hongrois : ouvriers, journalistes, diplomates ou militants, tous marqués par l'Espagne, l'internement en Afrique du Nord et la poursuite du combat antifasciste dans différentes armées pendant la Seconde Guerre mondiale, puis confrontés à l'épreuve du retour, aux responsabilités politiques ou économiques, mais aussi aux purges et aux réhabilitations dans la Hongrie d'après-guerre.

Ces trajectoires individuelles, bien que peu nombreuses dans les archives, témoignent à leur façon de la diversité des origines des internés et de la portée transnationale du dispositif concentrationnaire colonial.

Vers la médiatisation des camps : contexte et corpus journalistique

Le corpus analysé se compose principalement d'articles de presse publiés entre 1941 et 1988 dans divers journaux et périodiques hongrois. Ces articles retracent les expériences d'internés hongrois détenus dans le camp de Djelfa, en Algérie, sous le régime de Vichy. Ces témoignages, souvent anonymes ou signés seulement par des initiales, sont parus dans des titres tels que *Új Világ* (Nouveau Monde, 1941-1942), *A Hazáért* (Pour la patrie, 1969), *Új Tükör* (Nouveau Miroir, 1987) et *Néphadsereg* (Armée populaire, 1988).

Új Világ était un périodique de la diaspora hongroise édité à Buenos Aires, déjà actif au début des années 1940 et encore présent dans les années 2000, dont la vocation était d'informer les Hongrois en exil sur un large éventail de sujets : recommandations de produits et de restaurants, annonces publicitaires, articles à caractère éducatif et culturel, mais aussi contenus à visée historique. Dans ses numéros de 1942, le journal a rendu compte de la situation au camp de Djelfa : plusieurs centaines d'internés y étaient détenus, parmi eux une douzaine de Hongrois issus des Brigades internationales, dans des conditions très dures (pénurie, maladie, climat extrême, violences et insalubrité)⁴⁰. Quelques mois plus tard, le périodique a signalé la libération d'un grand nombre de brigadistes de camp, en laissant

³⁴ *Ibid.*, p. 194.

³⁵ *Ibid.*, p. 182.

³⁶ *Ibid.*, p. 189.

³⁷ *Ibid.*, p. 184.

³⁸ *Ibid.*, p. 177.

³⁹ *Ibid.*, p. 205.

⁴⁰ « Internálótábor a Szaharában. Tizenkét magyar sínylődik a foglyok között » [Camp d'internement au Sahara. Douze Hongrois parmi les prisonniers], *Új Világ*, 2/28 (1942), p. 7.

entendre que des Hongrois en faisaient probablement partie, et en exprimant l'espoir de leur retour à la liberté et à l'engagement antifasciste⁴¹.

Hazáért était l'organe de presse de la Direction nationale de la Garde-frontière du ministère de l'Intérieur et du Commandement des forces de sécurité du même ministère. Les journaux publiés vraisemblablement entre 1946 et 2007 remplissaient une fonction mémorielle et idéologique au service du régime. L'article consacré à Mihály Szalvai à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de sa naissance en offre un exemple éloquent : il retrace de façon détaillée la vie du « Tchapaïev hongrois », ouvrier devenu révolutionnaire, puis commandant des Brigades internationales en Espagne, avant d'occuper un rôle majeur dans la réorganisation de l'armée et de la garde-frontière dans la Hongrie socialiste. La narration héroïsante met en exergue les qualités de courage, de loyauté envers le mouvement communiste et de dévouement envers le peuple. En mettant en lumière Szalvai comme un modèle pour les militaires et la jeunesse, ces publications se positionnent indubitablement comme des vecteurs de propagande et de pédagogie politique, contribuant à l'édification d'un panthéon antifasciste et à la légitimation du régime socialiste⁴².

(*Új*) *Tükör* était un hebdomadaire politique et social publié à Budapest, paru de 1964 à 1989, dont le titre devint *Új Tükör* en 1976. Il se caractérisait par une présentation méticuleuse, agrémentée d'une riche iconographie en couleur et en noir et blanc et par un contenu diversifié. La revue se distinguait par une approche multidisciplinaire, abordant un large éventail de sujets, parmi lesquels on pouvait citer la culture, les arts, la littérature, le cinéma, le théâtre, la musique ou encore la politique nationale et internationale. En se démarquant d'une presse ouvertement idéologique, elle aspirait à une objectivité relative et à un ton mesuré. Ses reportages, caractérisés par leur vivacité et leur dynamisme, ses illustrations, qui se distinguaient par leur qualité et leur expressivité, ainsi que ses rubriques régulières, incluant des caricatures, des récits et des publicités, ont contribué à faire de ce périodique l'un des hebdomadaires les plus lus de son temps, principalement auprès d'un lectorat éduqué et cultivé⁴³.

Néphadsereg était un journal politique hebdomadaire du ministère de la Défense nationale, paru de 1958 à 1989, qui a joué un rôle important dans la diffusion d'idéaux socialistes et antifascistes après 1945. Destiné aux militaires autant qu'à un lectorat civil intéressé par la vie de l'armée, il a associé actualités, articles de propagande, récits historiques et portraits de figures exemplaires du mouvement ouvrier et des combats antifascistes. L'accent a été mis sur la fidélité aux valeurs socialistes, la discipline militaire et la mémoire des luttes internationales. Le parcours de Károly Ráth l'illustre bien, puisqu'il était également rédacteur en chef adjoint, puis rédacteur en chef du *Néphadsereg*. Sa biographie, marquée par l'exil, l'engagement antifasciste et l'activité journalistique, a reflété l'esprit du journal, qui a fait de tels itinéraires des modèles à suivre.

Les articles publiés dans la presse hongroise sous le régime socialiste, notamment dans *Új Tükör* ou *Néphadsereg*, participaient d'une politique mémorielle étroitement liée à l'idéologie officielle du régime. Ces journaux, souvent rattachés à des organes d'État tels

⁴¹ « Kiszabadultak a Djelfában internált magyarok » [Les Hongrois internés à Djelfa ont été libérés], *Új Világ*, 2/46 (1942), p. 4.

⁴² « A "magyar csapajév"-re emlékezünk », *A Hazáért*, 24/35 (1969), p. 3.

⁴³ L. Péter (éd.), *Új magyar irodalmi lexikon III. (P-Zs)* [Nouveau lexique littéraire hongrois], Budapest, Akadémiai, 1994, p. 2149.

que le Parti socialiste ou le ministère de la Défense, diffusaient des récits exemplaires. Ces derniers avaient pour objectif d'illustrer la continuité de la lutte antifasciste et de mettre en valeur les souffrances endurées par les anciens combattants communistes internés. Ces témoignages contribuaient à renforcer le discours héroïque de la résistance au fascisme et à légitimer l'identité politique du régime en place.

Pour donner un exemple, l'article paru dans le journal *Új Világ* et signé par des initiales « P. A. » illustre de manière éloquente l'écriture militante et collective qui caractérise ce type de publications. L'article évoque la souffrance de « mille remarquables antifascistes » internés à Djelfa et souligne leur résistance morale face à l'adversité. À travers des formules comme « bízalom és hit árad » (« confiance et foi rayonnent ») ou « törhetetlenül hiszik, hogy a fasizmus [...] nem lesz már hosszú életű » (« ils croient inébranlablement que le fascisme ne vivra plus longtemps »), le texte construit une image d'endurance exemplaire, tout en appelant à la solidarité : « tegyünk meg minden lehetőt » (« faisons tout ce qui est possible »)⁴⁴.

Ce type de discours, rédigé sous une signature partielle, témoigne d'un fonctionnement spécifique à la presse militante ou clandestine. Dans ce contexte, l'identité de l'auteur devient secondaire par rapport au message qu'il cherche à transmettre. L'anonymat peut ainsi être perçu comme un moyen de préserver l'identité de l'auteur ou de s'effacer délibérément dans le cadre d'une narration collective. Ce fragment participe ainsi pleinement à l'édification d'une mémoire partagée, fondée sur la résistance morale, l'espoir d'un renversement politique et l'engagement solidaire. Il illustre également comment la presse pouvait transmettre une vérité émotionnelle et mobilisatrice, un « témoignage sans témoin » qui prend toute sa force dans le registre exhortatif et collectif.

En effet, une classification méthodique des récits journalistiques peut être établie en fonction de plusieurs logiques thématiques et rhétoriques. On distingue notamment les récits de souffrance, les récits à portée politique, les récits de libération et retours, ainsi que les portraits de résistants exemplaires tels que Károly Ráth ou Mihály Szalvay. Ces recherches mettent en lumière la fonction mémorielle et idéologique de cette production, ainsi que son rôle dans l'élaboration d'une mémoire collective antifasciste.

Mémoire imprimée : analyse d'un témoignage d'interné dans la presse hongroise

L'article dont il est question a été publié en juin 1987 dans *Új Tükör*, sous la plume du journaliste József Földesi. Il se présente comme un long reportage fondé sur une série d'entretiens avec Károly Ráth (1903-1985), figure emblématique du communisme hongrois. Ráth était un ancien journaliste et militant antifasciste qui s'est engagé dans les Brigades internationales en Espagne, où il a été grièvement blessé. Suite à la défaite républicaine, il a été d'abord interné en France, puis en Algérie. Par la suite, il a poursuivi une carrière militaire et politique en URSS, puis en Hongrie, où il a occupé le poste de rédacteur en chef du journal *Néphadsereg* et celui de diplomate du régime socialiste⁴⁵.

Le reportage retrace les étapes majeures de cette trajectoire militante, mais accorde une place centrale à l'expérience de Djelfa, où Ráth a été transféré en 1941 avec plusieurs com-

⁴⁴ « Internálótábor a Szaharában... », *op. cit.*

⁴⁵ J. Földesi, « Ameddig az élet eltart 2. Az újságból tudta meg, hogy vádlott a Rajk-perben » [Tant que la vie durera. Il a appris dans le journal qu'il était accusé dans le procès Rajk], *Új Tükör*, 24/26 (1987), p. 6-8.

pagnons. Ses souvenirs mettent en exergue les conditions de vie inhumaines auxquelles ils ont été confrontés, caractérisées par une alimentation se limitant à des dattes ou de la viande de chameau, des tentes surpeuplées, l'absence d'eau potable et de soins médicaux, une brutalité systématique de la part des gardiens, une chaleur accablante dans le désert et une propagation rapide des maladies. En outre, le texte met en exergue la débrouillardise et la solidarité qui ont caractérisé les internés. Pour pallier le manque de ressources alimentaires, ils ont eu recours à la fabrication collective de sandales en fibres végétales, revendues par les autorités du camp sans qu'ils n'aient perçu de bénéfice, hormis un léger complément alimentaire. Ce passage met en exergue trois aspects majeurs : la précarité des conditions de détention, l'exploitation systématique des détenus aggravée par l'ingéniosité de ceux-ci pour subvenir à leurs besoins et la cupidité de l'administration coloniale. Cette insistance sur la ténacité et l'ingéniosité traduit le souci d'Új Tükör de donner une dimension humaine, vivante et sensible aux récits historiques, en les insérant dans une narration qui conjugue mémoire, pédagogie et engagement⁴⁶.

Au-delà de la simple évocation de la souffrance, l'article de Új Tükör remplit une fonction à la fois politique et mémorielle. En examinant la persévérance de Ráth et en mettant en exergue sa foi inébranlable en la victoire sur le fascisme, il a inscrit son expérience dans une continuité idéologique : celle de la résistance communiste et de la lutte antifasciste. À l'instar d'autres récits parus dans la presse hongroise contemporaine, cette contribution met en exergue l'utilisation des biographies individuelles dans la construction d'une narration collective empreinte de bravoure et d'abnégation.

L'examen de ce texte permet de conclure que la presse socialiste ne s'est pas bornée à la transmission d'anecdotes personnelles, mais qu'elle a contribué de manière significative à la formation d'une mémoire collective. Dans le cadre de cette étude, nous avons analysé des articles publiés à l'époque et nous avons pu constater que ceux-ci ont utilisé des procédés littéraires et rhétoriques pour donner une signification héroïque aux épreuves endurées par les internés. Cette démarche a permis de façonner une identité collective d'antifascistes.

Conclusion

Cette étude a permis de mettre en lumière, dans un premier temps, la manière dont l'histoire des camps d'internement en Afrique du Nord s'inscrivait dans le contexte plus large de la Seconde Guerre mondiale et du régime de Vichy. L'analyse du contexte historique a révélé que ces structures, établies dans une zone périphérique mais hautement stratégique, répondaient à une double logique : d'une part, celle du contrôle colonial et, d'autre part, celle de la répression politique visant les antifascistes européens réfugiés.

L'analyse approfondie du fonctionnement des camps de concentration a révélé des conditions de détention extrêmement éprouvantes, caractérisées par une surpopulation, un accès limité à l'eau et à la nourriture, des taux de décès élevés et des conditions climatiques extrêmes. Ces éléments, étayés par les témoignages des internés, mettent en lumière non seulement la précarité matérielle, mais également la brutalité systématique infligée par le personnel de surveillance. Djelfa, camp emblématique en Algérie, s'est imposé comme un espace de souffrance et de survie, où les détenus ont été contraints de développer des stratégies d'adaptation et de solidarité pour résister à l'épreuve.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 6-7.

Dans la section dédiée aux internés hongrois, le texte a révélé la trajectoire distinctive de ces individus, souvent d'anciens membres des brigades internationales pendant la guerre d'Espagne. Leurs parcours, marqués par des épreuves telles que la défaite, l'exil, l'internement, et pour certains, l'engagement ultérieur dans l'armée soviétique ou hongroise, témoignent à la fois du destin tragique et de l'endurance idéologique d'une génération. Les témoignages de Károly Ráth ou de Mihály Szalvay, par exemple, incarnent cette continuité de l'engagement antifasciste malgré les ruptures imposées par l'histoire.

En outre, l'analyse de la presse hongroise a révélé que ces récits ne se limitaient pas à la simple documentation de la souffrance, mais qu'ils avaient été repris et réélaborés à des fins mémorielles et politiques. Que ce soit dans le contexte de la presse d'émigration pendant la guerre ou des périodiques socialistes après 1945, ces publications ont contribué à ériger un panthéon antifasciste et à consolider une identité collective fondée sur la lutte et le sacrifice. Ces dernières ont ainsi établi une forme de mémoire collective, marquée à la fois par l'émotion, la pédagogie idéologique et le devoir de témoignage.

En conclusion, l'analyse approfondie du corpus révèle que l'expérience des camps nord-africains ne saurait être considérée comme un simple épisode marginal de la guerre. Cette démarche s'inscrit dans le contexte plus large de l'histoire européenne de l'exil et de l'internement, tout en s'ancrant dans les pages sombres du colonialisme français et des usages politiques de la mémoire au XX^e siècle. Les itinéraires des internés hongrois, marqués par la répression, la résistance et la réhabilitation, illustrent la complexité d'un passé où s'entrelacent violence, idéologie et mémoire.